

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

161 *Lectures*
N. Faure
R. D. Nolane
N. Spehner
R. Bozzetto
S. Lermite
M. Fortin
J. Reynolds
P. Raud

179 *Écrits sur l'imaginaire*
N. Spehner

191 *Sci-néma*
C. Sauvé
H. Morin

N° 171

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec : 29,72 \$ (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 29,72 \$ (28,30 + TPS)

États-Unis : 29,72 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, 120, Côte du Passage, Lévis (Québec) Canada G6V 5S9

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 837-2098

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____
Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 171 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 171 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juillet 2009

© **Solaris** et les auteurs

Lectures

Stéphane Beauverger

Le Déchronologue

Paris, La Volte, 2009, 400 p.

Nous sommes au XVII^e siècle. Le capitaine Henri Villon est un marin français, fin lettré et flibustier opportuniste, au verbe haut et souvent fleuri, courageux, et porté sur la bouteille de tafia. Ses aventures commencent comme tout bon roman d'aventures en mer : par une bataille sans espoir... et des souvenirs d'exploits aussi nombreux que les vagues de l'océan.

Capitaine du Chronos, il croise au large de l'île de la Tortue et promet à ses hommes des richesses à faire se pâmer les dames. À la barre du *Toujours Debout*, il navigue jusqu'au Yucatan pour s'enfoncer ensuite dans la jungle épaisse d'Amérique du Sud qui recèle ces trésors étranges nommés *maravillas* que tout le monde s'arrache. Car notre flibustier est aussi un commerçant fasciné par ces artefacts quasi magiques venus d'on ne sait où.

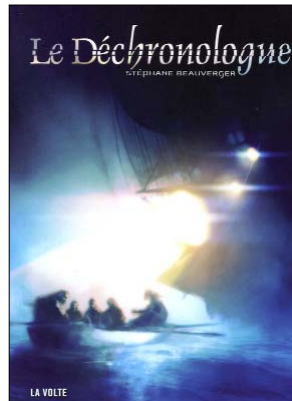
Mais ses aventures ne font que commencer à la porte de ces temples sacrés, qui cachent des secrets qui vont l'entraîner bien plus loin que tout ce qu'il aura pu imaginer, et le lecteur avec lui.

Stéphane Beauverger n'a pas écrit qu'un roman maritime de plus dans une langue superbement tournée qui laisse s'exprimer son personnage principal, il l'a aussi ingénieusement

croisé avec une thématique bien connue des lecteurs de science-fiction : les univers parallèles. En modifiant l'histoire que nous connaissons, il a créé une uchronie subtile et savamment construite.

Ses personnages sont rapidement attachants et bien campés : la Crevette, jeune mousse curieux et dégourdi, le bosco Gueule de Figue, second sans faille du capitaine, la belle dame Sévère, Targui isolée et rejetée par son peuple, Arcadio, Indien Itza en contact avec des dieux mystérieux pourvoyeurs de merveilles, rencontré dans un cachot espagnol où la mort comptait les cadavres, Fédé de Dieppe, au sabir difficile à suivre, et enfin le fier et sadique capitaine espagnol Mendoza, qui fera une rencontre si terrifiante qu'elle le laissera traumatisé à vie.

L'auteur mentionne dans une entrevue sur **Scifi-Univers** avoir écrit



dans l'ordre, puis déconstruit et réécrit partiellement son roman pour que la trame se tienne. (<http://www.scifi-universe.com/actualites/8094-entretien-avec-stephane-beauverger.htm>). Notez qu'il a poussé le détail jusqu'à numéroter ses chapitres de telle façon que le lecteur ait aussi le choix de les lire selon l'ordre chronologique.

Le Déchronologue s'adresse donc aux amateurs de structure narrative très solide et complexe, qui aiment qu'un livre soit un peu plus qu'un simple divertissement et qu'il les fasse travailler à la lecture. Le fil rouge reste le capitaine Villon – ses rencontres, ses équipages et ses différents navires. C'est bien lui qui raconte au présent et sert d'ancrage à une trame temporelle parfois très chamboulée, quoique toujours extrêmement cohérente, un vrai tour de force !

Le lecteur, happé par les péripéties et le sort des différents personnages, peut dès lors jouer à reconstruire l'histoire, au fil de va-et-vient temporels entre passé et futur pendant les quinze ans que dure l'aventure. Ce choix est plus qu'une astuce stylistique, car elle permet aussi de se mettre ainsi un peu plus dans la peau du capitaine Villon et de ses hommes, pour qui le temps n'a plus vraiment de sens, car il est soumis à la confusion qui règne peu à peu partout dans son monde, jusqu'à l'apocalypse finale.

Un grand roman qui vous convie à une ballade sauvage au goût d'embruns, de morts brutales, de géôles puantes, de trognes avinées, de trahisons et de fidélités parfois surprenantes, de poudre à canon et de

batailles sanglantes dans un XVII^e siècle comme vous ne l'avez jamais lu. À découvrir absolument ! [NF]

Terry Pratchett

Les Annales du Disque-monde T.31 : Jeu de nains

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2008, 442 p.

Terry Pratchett poursuit depuis plusieurs années son cycle du *Disque-monde* et l'auteur est connu pour son humour décapant, qui démonte bien des poncifs de la fantasy, pour le plus grand bonheur de ses lecteurs.

Nous retrouvons le Guet d'Ankh Morpok, toujours dirigé par Sam Vimaire, passé maintenant commissaire divisionnaire, anobli et marié à dame Sybil, et surtout papa d'un charmant petit Sam.

Mais attention, c'est bien le même Sam Vimaire, intègre et conscient qu'il est là pour veiller à ce que l'ordre règne, au moins un peu, dans cette ville... même au prix de la tranquillité du Patricien.

La vallée de Koom se trouve bien loin d'Ankh-Morpok, et c'est un lieu de sinistre mémoire. Il y a très longtemps, les trolls y ont tendu une embuscade aux nains, ou l'inverse, personne ne le sait plus vraiment... Le jour de la commémoration approche et les deux communautés commencent à s'échauffer, suffisamment pour que le guet se mobilise.

Histoire de compliquer un peu les choses, on vole le tableau qui représente la bataille, puis un éminent chef nain est assassiné. Venu des montagnes pour enseigner les usages des Anciens, il était à la tête d'une communauté qui prône le retour à la tradition ancestrale naine et montre

du doigt ceux qui vivent en surface et sont amis avec des trolls... Pire encore, les nains ont retrouvé un gourdin de troll près du corps... et gardent le secret, prêts à mener leur enquête sans rien dire. Mais Sam Vimaire ne l'entend pas de cette oreille car il ne veut pas que la commémoration de la bataille de Koom se transforme en reconstitution dans SA ville !

Il devra faire face à de nombreux obstacles : des agents nains et trolls démissionnent ou se portent malades pour raisons familiales ; le Patricien supporte la nomination d'une membre des Rubans Noirs, les vampires qui ne boivent plus de « liquide qui commence par un S ». Le seul petit problème, c'est que Sam Vimaire déteste les vampires... et qu'il a une louve garou qui a du mal à s'entendre avec cette nouvelle collègue... la diversité culturelle au sein du Guet est parfois difficile à gérer ! Le Patricien lui envoie aussi un contrôleur des finances et autres dépenses du Guet en la personne de M. Pessimale, fonctionnaire pointilleux très à cheval sur les procédures... Cet

homme ne sait pas encore que son destin va radicalement changer au contact des agents et du terrain... et Pratchett nous donne ici quelques scènes d'anthologie vraiment drôles !

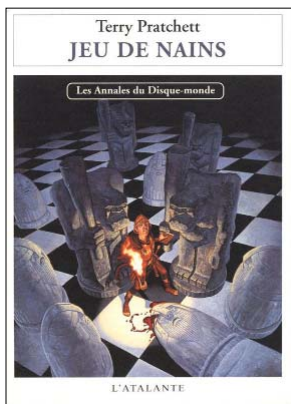
L'enquête s'annonce difficile, mais Sam Vimaire est tenace... et surtout, rien, non, rien ne pourra le distraire de son devoir, à 18 heures tous les soirs... être pile à l'heure chez lui, quelles que soient les circonstances, pour lire au petit Sam, dans une pièce remplie de peluches en tout genre : « Où est ma vache ? » avec tous les bruitages appropriés... au point que le lecteur lui-même se surprend à murmurer : « ce n'est pas ma vache » quand l'heure du conte revient.

Son assiduité et les moyens qu'il emploie pour arriver à l'heure valent leur pesant de comique !

Voilà un roman qui fait aussi passer certains messages sur l'intégrisme et l'intégration. Humour, aventure, suspense et magie... Le mélange fonctionne toujours.

J'ai passé un excellent moment avec **Jeu de nains**. Ce n'est pas le meilleur de la série, mais un bon divertissement que je conseille aux amateurs.

Nathalie FAURE



Alain Douilly

Anticipation : 50 ans de collections fantastiques au Fleuve Noir

Californie/France, Black Coat Press (Rivière Blanche, Hors Collection), 2009, 406 p.

Sous une magnifique couverture de Christine Clavel en hommage à Brantonne et dans un grand format supérieur en taille aux autres livres

de la maison, voici **Anticipation** d'Alain Douilly, qui se propose d'être une sorte de guide des collections de SF et de Fantastique publiées par le Fleuve Noir entre 1950 et 2000, au cours de ce qui restera « la grande époque » de l'éditeur pour les amateurs de littérature populaire.

Enrichi de plus de 500 illustrations en noir et blanc (l'iconographie est de Jean-Marc Lofficier), le livre propose la liste des titres avec une cote de prix des collections *Anticipation* et *Angoisse*, les deux piliers de l'éditeur, mais aussi *SF*, *Perry Rhodan*, *Atlan*, *Superluxe*, *Gore*, *La Bibliothèque du fantastique*, *Espiomatic infrarouge*, *Angoisses*, *Frayeurs*, *Aventures et Mystères*, *La Compagnie des glaces*, *Mark Stone*, *Jimmy Guieu présente les maîtres français de la SF* et *Les Chevaliers de lumière* (avec une extension pour la collection *SF Jimmy Guieu* publiée successivement par Plon, Presses de la Cité et Vaugirard...).

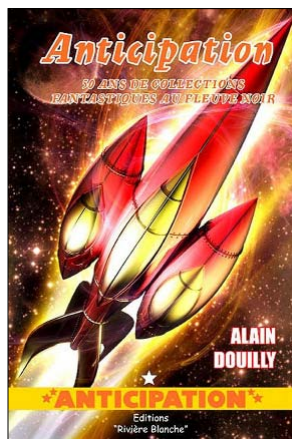
À cette partie plutôt consistante s'ajoutent le recensement des illustrateurs et un dictionnaire des auteurs publiés dans toutes ces collections. Les entrées du dictionnaire sont le plus souvent brèves sauf pour quelques « stars » du Fleuve Noir comme G.-J. Arnaud, Pierre Barbet, Serge Brussolo, Jimmy Guieu, Richard-Bessière, Maurice Limat, Peter Randa, M. A. Rayjean, Kurt Steiner, J.-G. Vandell... qui, elles, bénéficient d'un traitement sur plusieurs pages.

Bien évidemment, ce genre d'entreprise n'est jamais exempt d'erreurs et d'oublis. Je citerai donc un oubli, celui du décès en janvier 2001 en Espagne de Georges Murcie (auquel il faut ajouter celui, survenu après

la publication du livre, de Claude J. Legrand en juin 2009), et une jolie petite erreur d'identité concernant Pierre Debuys, un auteur qui n'a publié qu'un seul roman en *Anticipation* (**Les Gardiennes d'Espérance**, n° 1893).

Ce Pierre Debuys n'a en effet *rien* à voir avec celui évoqué par Alain Douilly puisqu'il s'agit en réalité d'un pseudonyme de Fermin Gonzalez, né en 1953 et devenu par la suite fort connu comme spécialiste des pays de l'Est sous le nom de Pierre Lorrain. Outre de nombreux ouvrages sur la Russie, Pierre Lorrain a publié un excellent roman de SF, **Les Territoires sans loi** (1992), dissimulé dans la collection *Best-sellers* de chez Robert Laffont. Et dans une vie antérieure, il fut co-rédacteur en chef avec Charles Moreau, Pierre K. Rey et votre serviteur de la revue de SF **Spirale** en 1975-1976, et auteur sous le nom de Franck Boyle d'un premier roman de SF, **L'Agonie de la Cité Bleue**, chez Glénat en 1980...

Le livre se veut aussi un guide de cotes pour les livres mais le marché



est si instable depuis l'arrivée des sites de ventes comme eBay ou Price Minister que ses cotations sont surtout destinées à servir de points de repères pour les néophytes, pas plus.

Cela pour dire que tout amoureux du Fleuve Noir et de la littérature populaire en général aura du plaisir à posséder ce beau livre dans sa bibliothèque... Son prix est de 25 euros (port compris pour la France!) et on le commande chez l'éditeur au <http://www.riviereblanche.com/>.

[RDN]

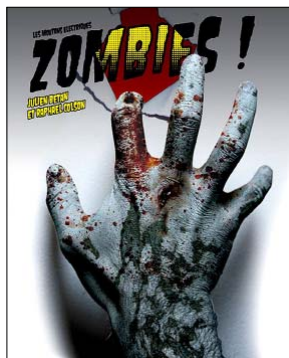
Julien Betan et Raphaël Colson (collaboration de Julien Sévénou)

Zombies !

Lyon, Les Moutons électriques (Bibliothèque des miroirs), 2009, 342 p.

Figures incontournables du fantastique et de l'horreur, les zombies ont bénéficié peut-être plus que d'autres créatures (à l'exception des vampires qui fascinent depuis qu'ils ont acquis une image romantique et érotique) du retour en grâce de ces deux genres depuis le début des années 2000.

Le cinéma et les jeux vidéo sont évidemment à l'origine de ce regain de popularité dans le grand public après deux bonnes décennies de traversée du désert. Ayant découvert nos fameux mort-vivants au cours de la période faste des années 1970 en hantant les salles obscures, j'ai pu constater à quel point le zombie s'était rapidement constitué un nouveau public grâce à des effets spéciaux numériques qui lui ont redonné, si j'ose dire, une nouvelle vie et une nouvelle crédibilité. Devenu beaucoup plus inquiétant en gagnant en réalisme, le zombie a su aussi profiter



de l'inquiétude qui s'est à nouveau emparée du monde. Depuis, le succès aidant, il a commencé à se réinstaller dans la littérature et la BD des circuits « classiques » avec la réédition de titres connus, mais aussi l'apparition d'œuvres nouvelles renouvelant le genre, comme celle de Max Brooks. Il fallait un livre pour nous rafraîchir la mémoire sur les faits et gestes depuis tant de décennies de ce vieux compagnon de nos cauchemars et pour nous faire un peu un état des lieux du phénomène alors que celui-ci reprend sérieusement du poil de la bête.

Ce livre, c'est **Zombies !** de Julien Betan et de Raphaël Colson, le premier volume de la nouvelle collection *Bibliothèque des miroirs* des Moutons électriques. Avec ce bel ouvrage de 342 pages, nous voilà transportés, que l'on soit amateur éclairé ou néophyte, dans l'univers sombre, affreux mais terriblement excitant de nos répugnants mort-vivants décérébrés et surtout dangereux en meute.

La première des quatre parties de cet essai est une fort intéressante mise en perspective historique de la naissance du mythe du zombie dont les racines plongent autant dans la

culture et la religion que dans la politique d'Haïti et des environs mais aussi dans les œuvres d'aventuriers célèbres tels que William Seabrook. Par la suite, les auteurs examinent en détail l'évolution du zombie dans la culture fantastique et populaire, avec ses hauts et ses bas, ses dérapages et ses réussites. En suivant le fil de la chronologie, ils offrent au lecteur une vue d'ensemble qui aurait été brouillée s'ils avaient successivement autopsié chaque vecteur de propagation de l'épidémie : cinéma, littérature, BD, jeux, musique, etc.

Feuilleter ce livre est un régal pour les yeux, même si on aurait voulu voir toute cette icono décoiffante en couleurs, et le lire en est un autre tant on sent le plaisir qu'ont pris les auteurs à l'écrire et nous faire partager leur érudition.

Oui, **Zombies!** vaut le détour, pas de doute possible là-dessus!

Richard D. NOLANE

Jean-Pierre Andrevon

Guerre des mondes ! Invasions martiennes, de Wells à Spielberg

Lyon, Les Moutons électriques (Bibliothèque des miroirs), 2009, 188 p.

Avec **L'Homme invisible** et **La Machine à explorer le temps**, **La Guerre des Mondes** est sans doute le roman d'anticipation le plus célèbre du Britannique H. G. Wells, le premier aussi à exploiter le thème de l'invasion de la Terre par les habitants de la planète Mars, avec des conséquences désastreuses pour la civilisation terrienne incapable de se mesurer à la terrifiante technologie de l'envahisseur. Ce roman exemplaire a inspiré nombre d'imitateurs et a été adapté

au cinéma et en bande dessinée à de nombreuses reprises.

Dans **Guerre des Mondes!**, Jean-Pierre Andrevon nous convie à une odyssée martienne (merci Stanley Weinbaum), c'est-à-dire un tour d'horizon aussi complet que possible « de la menace incarnée par la Planète rouge, ses tripodes, ses tentacules, ses mythes et ses fantômes, de l'utopie à l'invasion, et retour », un voyage littéraire et cinématographique dans l'imaginaire martien, de H. G. Wells à Steven Spielberg, en passant par Orson Welles, Edgar Rice Burroughs, Catherine L. Moore, Gustave Le Rouge, Alan Moore et nombre d'autres auteurs/réalisateurs/dessinateurs fascinés par la mythologie de Mars. Évidemment, dans cette exploration passionnée et passionnante des invasions martiennes, Andrevon fait une place importante aux adaptations cinématographiques de l'œuvre wellsienne ainsi qu'à d'autres productions, comme le déliant **Mars Attacks**, ou ce chef-d'œuvre impérissable qui, par exemple, a pour titre **Mars Needs Women**. Noblesse oblige, toute la première partie est consacrée au roman de Wells, après quoi Andrevon



examine les « prolongements », les œuvres littéraires qui prennent racine dans l'œuvre originale. Il est longuement question, bien entendu, de la fameuse adaptation radiophonique faite par Orson Welles, avec au passage une remise à l'heure de certaines pendules sensationnalistes : se basant sur des documents que je ne connais pas, l'auteur minimise la fameuse « panique » créée par l'émission, la ramenant presque à un pétard mouillé. Cinéma, télévision, bandes dessinées, Andrevon traque le Martien avec minutie, passion et avec une totale subjectivité. Les amateurs de films vont certainement sourciller à quelques affirmations pour le moins audacieuses, notamment celles qui concernent l'adaptation de Spielberg qu'il qualifie « d'un des grands films de science-fiction toutes époques confondues » (à part certains effets spéciaux, j'ai préféré la version de Byron Haskin qui est nettement plus poétique, voire onirique avec ses superbes vaisseaux martiens!) ou **Independance Day**, un navet épique à grand déploiement auquel il trouve des qualités certaines (nous ne contesterons pas le fait qu'il y a dans ce film quelques scènes superbes, mais l'armada hétéroclite d'avions de combat avec ses pilotes formés au lance-pierres est d'une lamentable invraisemblance!). Évidemment, tout cela n'est que question d'opinion. Même si on peut déplorer une bibliographie plutôt anémique, ce dossier martien, riche en illustrations diverses, est à placer dans toute bonne bibliothèque d'amateur de science-fiction car il explore nos thèmes de prédilection, les invasions extraterrestres et les mystères de Mars, une

planète qui a encore bien des secrets à nous révéler. Sa mythologie et ses légendes ne cessent de nous inquiéter et de nous fasciner. Après tout, elle n'est pas si éloignée que ça. Et qui sait ? [NS]

Philippe Met

La Lettre tue : Spectre(s) de l'écrit fantastique

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion (Objet 1128), 2009, 268 p.

Philippe Met enseigne la littérature et le cinéma à l'Université de Pennsylvanie. Il est rédacteur en chef de la revue **French Forum**, a publié une cinquantaine d'articles et plusieurs essais dont **La Lettre tue**, un ouvrage théorique qui vient enrichir la vaste bibliothèque des opus qui tentent d'analyser la littérature fantastique. D'emblée, l'auteur propose une nouvelle approche, un angle d'attaque inédit pour échapper à ce qu'il (ou son éditeur) qualifie de « poncif critique ». Pour remettre en cause un fantastique qui serait « affaire de spéculation inventive et d'imagination luxuriante, de visions horribles d'une improbable surnature et de figurations fuligineuses d'un intime irreprésentable, seules à même de générer un sentiment d'envoûtement mêlé d'effroi », Philippe Met se propose d'interroger et de pondérer ce « présupposé » par une poétique dite « lettrale », les grands textes du genre (de **Frankenstein** à **Dracula**, en passant par **L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mister Hyde**) étant saturés d'écrits et de documents de tous ordres.

Bref, « l'inscription de la lettre dans la littérature fantastique fait



tout ensemble la matière et la manière du présent ouvrage: sa lettre et son esprit, précisément ». Pour les besoins de sa démonstration, il convoque à la barre les œuvres de Mérimée, notamment « La Guzla », « Lokis » et « Clare Gazul », le legs maudit des livres et des manuscrits dans les nouvelles fantastiques de Lovecraft et de Jean Ray (mon chapitre préféré!), la lettre morte et le dernier mot des journaux intimes fictifs dans « Le Horla », de Maupassant, « L'Araignée » de Hanns Heinz Ewers, « L'Indiscret » d'Algernon Blackwood et quelques contes de Michel de Ghelderode (« Le Jardin malade », « L'Écrivain public »).

Attention, lecteurs de **Solaris**, ce livre est un ouvrage académique (au sens noble du terme) qui fait dans la théorie pointue. Si on peut être reconnaissant à l'auteur de ne pas sombrer dans les travers jargonistiques excessifs de nombre de ses confrères lettrés nettement plus hermétiques, il reste que pour traverser

sans encombre un tel travail d'analyse, il est préférable de posséder un certain bagage, notamment quelques éléments de base de la théorie littéraire. Bref, ça ne se lit pas comme un roman, on s'en doute bien, même si à l'occasion Met donne dans la phrase proustienne un peu longue. Défaut mineur de cette étude rigoureuse et originale qui vient enrichir le corpus théorique sur la littérature fantastique, un « genre » qui ne cesse d'être questionné, analysé, disséqué tout en conservant encore et toujours sa part de mystère.

Norbert SPEHNER

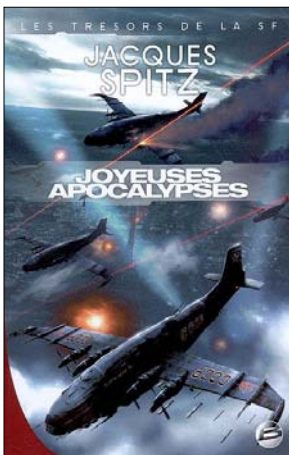
Jacques Spitz

Joyeuses Apocalypses

Paris, Bragelonne (Trésors de la SF), 2009, 408 p.

Sous ce titre à la Pierre Desproges, la collection *Les trésors de la SF*, que dirige Laurent Genefort, exhume d'un oubli inacceptable trois romans de Jacques Spitz et six nouvelles parues, pour certaines, dans des magazines oubliés. Cet auteur a publié ses ouvrages de 1938 à 1948, période où la SF n'avait pas encore son nom en France, d'autant que c'était la période de l'occupation nazie. On notera à ce propos que **L'Homme élastique**, qui date de 1938, anticipe sur le plan humain les horreurs de la guerre à venir avec un pessimisme total: la guerre comme fatalité, grâce à ou malgré les efforts des technologies.

Le roman le plus extraordinaire, et qu'on a plaisir à voir réédité correctement, est **La Guerre des mouches**, publié comme **L'Homme élastique** dans la collection Blanche de Gallimard (1938). Il y avait eu en



1936 **La Guerre des salamandres** de Karel Capek, qui posait le problème du partage des territoires entre les hommes et les salamandres, qui faisait penser à d'autres revendications territoriales, trois ans après que l'Allemagne se soit donné le chancelier Hitler. Ici, le problème est moins local : le conteur ou le chroniqueur est l'un des quatre humains rescapés, qui sont placés dans une réserve et que les mouches observent.

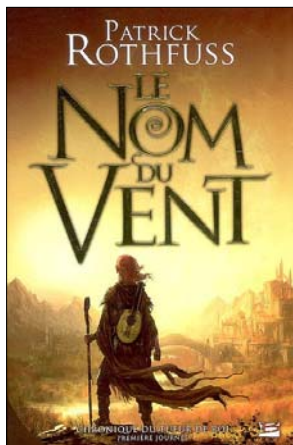
On a assisté à la montée en puissance et en intelligence tactique et stratégique des mouches. Leur plus bel exploit est l'invasion de Paris par les égouts ! Sans compter les duels entre les avions et les nuages de mouches. On voit comment avec un petit habit tricoté elles franchissent les montagnes les plus froides, et apportent avec elles leur nourriture. Leur avancée depuis le Cambodge où l'un des quatre survivants est allé les observer jusqu'au pôle, fait penser à Napoléon et à son retour de l'île d'Elbe. Un pur bijou, à savourer pour ceux qui aiment la SF et la littérature. [RB]

Patrick Rothfuss

Le Nom du vent : Chronique du tueur de roi : première journée
Paris, Bragelonne, 2009, 648 p.

Un premier roman, une première journée d'une trilogie, par un auteur étasunien – enseignant – dont c'est le premier ouvrage. Malgré ces préjugés défavorables, on se laisse prendre par la narration des aventures d'un jeune héros.

D'une part, nous avons une auberge où un chroniqueur enregistre et écrit, mais où des événements, des forces inconnues (démons ? magiciens ? envoûtés ?) interviennent, et rompent le fil d'un récit. Celui des aventures du héros, qui s'est retiré dans cette auberge où il joue le rôle d'un brave aubergiste. Le chroniqueur a été appâté par la perspective de vérifier des rumeurs qui courent sur un personnage, mixte de demi-dieu et de Tintin au pays des sorciers. Il le rencontre dans cette auberge, et le héros supposé, l'aubergiste, donne sa version de l'histoire, tout en étant renvoyé par moments, par les autres, à sa légende. Cette première journée conte l'enfance et l'adolescence du héros, son initiation à des mystères par un vieil « arcanien » défroqué, le massacre de ses parents par de mystérieux Changrians dont on ignore encore tout, ses années à l'université et à ses Archives, où il espère trouver un sens à ce massacre. On y trouve aussi ses démêlés avec un nobliau qui arrive à le faire fouetter, ses rapports émotionnels et sentimentaux, mais platoniques, avec les femmes, la magie de sa musique et son désir de savoir qui le conduit à affronter un démon qu'il terrasse par des moyens difficiles à saisir.



Ce décor planté, ces personnages bien campés dans un moyen âge décalé, tout conduit le lecteur à l'attente des deux journées à venir, que l'on espère aussi nourries de signes et d'indices, d'amours et de mystères, de violence, de magie et de poésie.

Roger BOZZETTO

Catherine Dufour

Outrage et rébellion

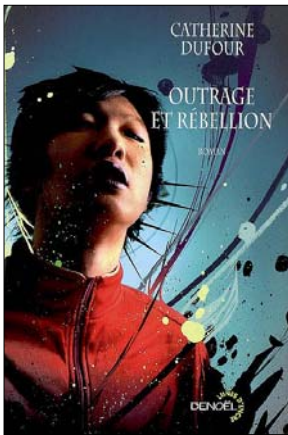
Paris, Denoël (Lunes d'encre), 2009, 389 p.

Ce n'est pas une histoire, ni un personnage, plutôt un geste, un rituel, infiniment répété jusqu'à l'effondrement. Un monde monstrueux qui se développe aux dépens de celui qui le lit, qui l'écoute. En vrac, c'est une production pornographique, un morceau de musique punk : un précis d'insurrection par le sexe, le son et la violence (réfractaires au désordre, aux expériences extrêmes, ne pas lire les lignes qui suivent, ne pas lire cet article d'ailleurs, ni le livre, jetez tout). « *Chie-moi sur la gueule, pisse-moi*

sur le ventre et DIS MOI QU'TU M'AIMES! », c'est la définition de la vie, ça. C'est du marquis. »

Marquis est un le chef de file d'une bande de jeunes affreux, sales et méchants, qui ne trouvent rien de mieux à faire, pour tromper leur ennui et fuir une réalité à la fois oppressante et terriblement *absente*, que jouer de la musique (primale) en se bastonnant, en baisant, en s'alcoolisant, en vomissant, en se pissant dans la bouche, plus un peu de coprophagie. Mais jusqu'à un point de délire et de systématique qui peut (et veut), comme on l'a vu ci-dessus, provoquer le rire. C'est hénaurme, au même titre que Sade, aussi excitant, donc angoissant, donc risible. On a des raisons de se demander, par exemple si l'on est amateur de *space opera* ou de toute autre forme science-fictionnelle bien sage : « Mais qui a envie de lire un tel bouquin ? » Réponse : n'importe qui désirant (on pourrait couper cette phrase ici, d'ailleurs, désirant point final, c'est-à-dire amoureux du devenir et du possible), n'importe qui désirant respirer un peu l'air de ses propres limites, n'importe qui ne se prenant pas pour un petit saint, car jusqu'à preuve du contraire il vaut toujours mieux lire des fictions révolutionnaires que poser des bombes sur des rails ou assassiner des gens (malgré ce que prétendent ceux qui confondent tout).

De fait, **Outrage et rébellion** est publié à la suite du **Goût de l'immortalité**, situé dans le même univers carcéral et clivé : il se présente armé de la réputation de l'auteur et d'un bouclier d'inconditionnels opiniâtres, visant à faire avaler son



amère pilule. Catherine Dufour est cependant mieux connue pour avoir agité la fantasy en y introduisant une bonne dose d'humour, voire en subvertissant l'utilisation des codes propres à ce genre, car le monde et ses doubles littéraires ne sont que des représentations (**Quand les dieux buvaient**). Comme elle a également donné quelques nouvelles accrocheuses et que, selon l'expression consacrée, « c'est un personnage », la voilà propulsée parmi les étoiles montantes de la SFF française, ce qui ne veut pas dire grand-chose et a plutôt tendance à éclipser l'essentiel : son écriture. Dans **Outrage et rébellion**, ses narrateurs de treize ans ne s'émeuvent de rien, elle ne les présente pas autrement que comme témoins d'un phénomène qui les a dépassés, qu'ils ont vécu comme on respire. Ils sont les réceptacles, vierges d'émotion, des humeurs et du foutre de marquis et de ses camarades musiciens. Ils n'existent pas en tant que tel, ou ne sont peut-être que langage. Ils n'apparaissent jamais que dans ces dia-

logues menés avec leurs souvenirs, sauf à la toute fin, où le générique leur confère un statut, un surcroît de substance.

On peut tenter de justifier **Outrage et rébellion** en le ramenant vers la morale (une dénonciation des systèmes aliénants, une apologie de la vie, de la radicalité, etc.). On pourrait aussi y voir une épopée de la puissance du langage, puissance et vertige de la fiction qui risque toujours le suicide, à l'exemple du personnage de marc, dont on ne racontera pas le détail, mais qui est à la frontière de l'érection jouissive et de la *rigor mortis*. [SL]

Thomas Day

La Maison aux fenêtres de papier
Paris, Folio SF, 2009, 308 p.

Comme dans l'eau trop limpide, trop immobile d'un lac de montagne, on hésite à plonger au cœur de ce roman qui semble écrit pour ceux qui vont au cinéma. Le sous-titre annonce la couleur : « Hommage à Fukusaku Kinji, Takashii Miiike & Quentin Tarantino ». On sait, au moins depuis **La Voie du sabre**, que le Japon va bien au teint de Thomas Day, et qu'il est capable de le dépeindre avec un vrai talent de conteur. Mais pour tout dire, cette fois, on a eu peur qu'un trop-plein de montage et d'images ne vienne empêcher l'écriture d'exister par elle-même.

À tort. Le classicisme des premières pages vibre d'une rumeur contenue, vivante, qui oscille entre conte cruel et fable initiatique.

La suite épouse des formes plus modernes, nettement visuelles. On y voit surtout le geste d'un auteur capable de se faire le vecteur d'influences multiples, et de les restituer.

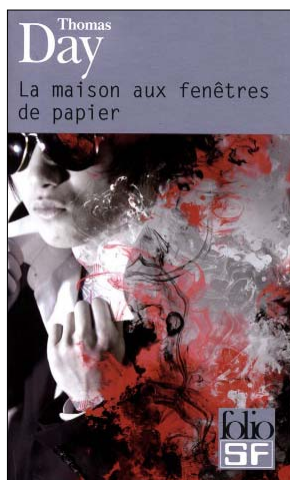
Écrire, ici, ce n'est pas imposer un angle exclusif, une tournure unique. C'est imiter, parodier (les mangas; les séries B; une certaine esthétique gore); c'est aussi, probablement, réactiver un gène récessif, reproduire d'anciennes incantations. Les variations de style, de construction et de rythme dessinent des formes et des figures constantes. L'incertitude du passage d'un épisode à l'autre est ici une poésie. Ouvrant un espace à la langue, elle la fait battre. L'occasion fait le livre – et son personnage.

Bien plus qu'un agrégat violent de souvenirs écrits avec le sang, ou qu'un « grand ménage » de deuil fait à l'occasion de la mort d'un chef Yakuza, le récit par fragments de Sadako, la femme panthère, est le portrait d'une narratrice complexe et le roman d'aventures d'un système: le crime organisé japonais, ses codes, son langage.

L'histoire de l'Oni no Shi est un leurre. Une fausse piste. L'épée magique tueuse de démon est la borne, l'origine du texte, mais rien de plus: il ne faut y voir qu'une manipulation symbolique, destinée au lecteur avide de spectaculaire. La geste de Sadako semble procéder de temps lointains, mythiques.

Il fallait bien partir de quelque chose: **La Maison aux fenêtres de papier** regarde cette petite fille pas comme les autres grandir et devenir une femme *fatale*, dans un Japon contemporain fantasmé, entre Nagasaki Oni, chef démon d'une des deux plus puissantes organisations Yakuza de l'archipel, et une brochette de porte-flingues tous plus dangereux les uns que les autres. Boss Nagasaki a un frère – Hiroshima Oni, maître du gang rival, né comme

lui d'un acte inhumain, dans le feu atomique de la bombe. « C'est la haine envers la race japonaise et les valeurs japonaises qui nous a enfantés [...] Sans doute bien avant notre naissance, Hiroshima Oni et moi étions destinés à devenir les puissances protectrices d'un Japon humilié, mis à genoux, qui allait en avoir bien besoin. La brume des mythes s'est condensée et précipitée dans ces deux fourneaux de radioactivité, comme elle aime parfois se condenser sur certaines montagnes, se précipiter dans certaines forêts dites magiques ». En fait de protection, les démons sont devenus une force de nuisance incontrôlable. Alors Boss Nagasaki caresse un projet délirant, paradoxal: libérer les hommes de l'influence de ses semblables. Les instruments de cette libération? L'Oni no Shi et la féline Sadako, qu'il éduque de la pire manière (viols, brimades, humiliations), c'est-à-dire, pour qui veut faire d'une faible créature une arme infaillible, la meilleure. « Tu verras l'avènement du monde



des hommes [...], et si j'ai fait de toi une grande guerrière, sculptant ton destin comme on sculpte un marbre de valeur, c'est pour que tu précipites cet avènement et que tu en sois la clé ». Avant d'obliger la femme panthère à le tuer, il lui révèle que de leurs amours forcés est né un rejeton monstrueux, dont l'ennemi Hiroshima Oni a fait son héritier.

Il ne faut pas chercher les vrais moteurs de l'intrigue dans les duels à l'épée, les pétarades entre gangs, les tribulations et les rituels du Japon *underground*. L'enfant monstre s'effacera, presque comme il est apparu : mais pendant quelques mois, il va être le centre, l'obsession, l'absolue raison de vivre et de tuer de Sadako. Elle le fait quérir, le reprend, l'enferme, tente de le comprendre, tout en sachant qu'il ne lui appartiendra jamais, qu'il n'appartient pas au futur que son maître a rêvé. Relation délirante, paradoxale.

Les contes situés au début et à la fin du livre développent – et mettent en abyme – toutes ces contradictions. On y découvre la légende de l'épée magique, dont on a dit plus haut qu'elle était un leurre. De fait, si les démons de Thomas Day existent, ils sont la manifestation de ce que les hommes ont de plus noir – et de plus essentiel : nul fer, même surnaturel, ne peut abolir le mythe d'une telle noirceur, de même que rien ne peut réparer un acte inhumain, ni aucune des erreurs de l'histoire. « Tu verras l'avènement du monde des hommes », dit Boss Nagasaki. Mais comment précipiter l'avènement de ce qui est *déjà* advenu ?

Faute d'avoir su dégager toutes les problématiques soulevées par

son roman, Thomas Day se retrouve à filer une métaphore un peu floue, parfois laborieuse, mais que l'énergie et le caractère globalement incisif du style arrivent largement à faire oublier.

Pour les amateurs, l'auteur nous permettra de rajouter à sa filmographie sélective le **Young Yakuza** de Jean-Pierre Limosin, étonnant documentaire sur l'apprentissage d'un jeune homme au sein d'un clan mafieux.

Sam LERMITE

Ilona Andrews

Kate Daniels T.1 : Morsure magique

Paris, Milady, 2009, 351 p.

À Atlanta, la magie et la technologie sont deux réalités entremêlées, dont la préséance, mesurée par leur puissance respective, varie dans le temps, comme un ressac sur la grève. C'est la prémisse de base de **Morsure magique**, de Ilona Andrews, nouvelle auteure classée dans la collection *bit-lit* des éditions Milady, pour son univers de fantasy urbaine à la sauce féminine. Andrews écrit en collaboration avec son mari, et ils travaillent sur différents projets, selon leur site Internet. **Morsure magique** est leur premier roman publié, sous le titre **Magic Burns** en 2007, chez Ace Books.

Dans la jungle qu'est devenue la ville depuis la résurgence de la magie, seuls les plus endurcis survivent. Kate Daniels, l'héroïne de **Morsure magique**, est de ceux et celles qui naviguent entre les vagues magiques et technologiques, grâce à des artefacts comme les lampes fae, qui

fonctionnent seulement pendant les heures où la magie domine. Kate, accompagnée de sa fidèle épée Slayer, tentera de résoudre le meurtre de son mentor et ami, le Chevalier Divin, membre de l'Ordre des Chevaliers de l'Aide Miséricordieuse. Or, il appert assez tôt que Kate est en conflit avec l'Ordre, et peut-être même en conflit avec la moitié de l'Univers.

On se doute bien que la quête de Kate sera parsemée d'embûches, car avec la magie revivent des créatures d'origine magique: il devient rapidement évident que la Meute, regroupement de Changeformes, menés par Curran, le lion-garou alpha, chef parmi les chefs, est impliqué, tout comme le Peuple, regroupement quasi-sectaire d'illuminés de la magie, dont les nécromanciens formeront les principaux suspects de Kate.

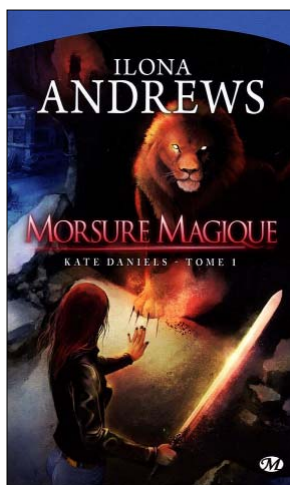
L'héroïne n'est pas en reste, côté magie: elle possède une aptitude magique qui demeure inconnue. Son sang possède des propriétés magiques très puissantes et elle maîtrise des mots de pouvoir très dangereux. Ainsi, elle affrontera des créatures d'une puissance incroyable sans jamais révéler d'où elle tient ses talents, mais le lecteur se doute rapidement que le mystère de la filiation de Kate est lié à ces talents particuliers.

Avec son sale caractère, Kate Daniels est une héroïne qui ne se laisse pas embêter ni rabrouer: elle préfère provoquer et vivre avec les conséquences plutôt que de demeurer passive et risquer de manquer la parade. Femme forte dans un monde d'homme aux instincts animaux sur-

développés, elle y navigue en jouant toujours avec le feu. Évidemment, ces emportements amèneront certains des plus palpitants moments du livre, mais seront aussi des vecteurs dans la conclusion de sa quête.

L'univers développé par Ilona Andrews se révèle très intéressant, malgré la présence des garous et des vampires. Heureusement, les créatures de la nuit sont loin de l'image romantique post-Lestat. Ici, les vampires sont des créatures hideuses contrôlées par des nécromanciens, au même titre que les autres « non-morts ». Cette vision des vampires ravira les détracteurs de la *paranormal romance*, mais les amateurs amenés au genre par **Twilight** pourront se rabattre, à défaut de vampires séduisants, sur l'histoire d'amour entre Kate et Crest. Après tout, c'est de la *bit-lit*: il ne faut pas omettre les éléments venant de la *chick-lit*!

Cependant, le roman ne s'adresse pas tant au lectorat féminin: l'enquête est beaucoup plus importante



que la quête amoureuse. Au chapitre des réussites du roman, notons la mise en place d'une rationalisation de la magie, par le biais de la « technologie magique » : par exemple, Kate utilisera, dans son enquête, le scan-m, un relevé des influences magiques sur le lieu du crime. C'est à partir de l'anomalie qu'elle y détectera qu'elle pourra résoudre l'énigme. Kate possède deux voitures, l'une fonctionnant à essence, l'autre se nourrissant de magie. Ainsi, l'héroïne peut se déplacer peu importe la présence de la magie. Car là où la saga de Andrews se détache des autres œuvres de fantasy urbaine du même style, c'est dans l'absence de la magie : parfois, c'est la technologie qui domine, et les personnages doivent composer avec un milieu qui leur sied moins bien, même Kate, qui pourtant semble humaine.

Si je devais reprocher un élément à ce roman, il relèverait de l'organisation plutôt que de l'écriture : en effet, les changements de scènes, dans un même chapitre, ne sont pas indiqués par un signe quelconque, pas même un saut de ligne, ce qui rend parfois la lecture confuse, le temps et les lieux ayant changé sans avertissement d'une ligne à l'autre. C'est un détail anodin, certes, mais qui mériterait d'être corrigé. J'ajouterais aussi un bémol au sujet de l'illustration de couverture, certainement pas la plus belle de Milady.

Dans un langage coloré agrémenté d'un rythme rapide, **Morsure magique** s'avère un bon roman qui sait tenir son lecteur en haleine. La finale est parsemée de quelques questions non résolues, mais qui le seront, on s'en doute bien, au fil des tomes, à

commencer par **Brûlure magique**, prochainement chez Milady. Remercions le label des éditions Bragelonne de nous faire découvrir en traduction des romans captivants d'aussi bonne facture.

Mathieu FORTIN

Graham Masterton

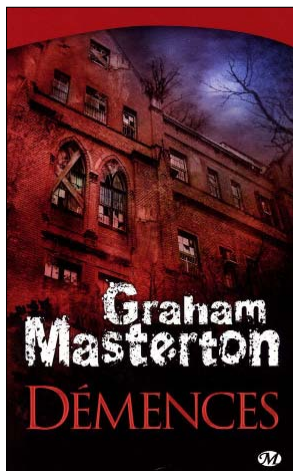
Démences

Paris, Milady, 2009, 444 p.

Graham Masterton, auteur d'horreur écossais, connaît le succès dès son premier roman, **Manitou**, en 1975. Il compte maintenant plus d'une trentaine de romans d'épouvante (et autant dans d'autres genres), tous traduits dans de nombreuses langues. Héritier d'un imaginaire lovecraftien, il dépeint la plupart du temps des personnages face à de terribles démons sanguinaires qui menacent de les pousser sur le seuil de la folie. Aussi connu que Stephen King et Dean Koontz, il n'a plus à faire ses preuves.

Vraiment ?

Testons-le avec la récente réédition de son seizième roman, **Démences**. Originellement publié en 1989 sous le titre **Walkers**, ce roman a connu une première version française dans la défunte collection *Terreur* chez Pocket en 1991. Autant dire qu'il n'était plus disponible depuis de trop nombreuses années sur les tablettes des librairies. Oh bien sûr, on pouvait, en fouillant, en retrouver une copie de seconde main dans une bouquinerie poussiéreuse... mais je souhaitais depuis longtemps le retour de la gloire de la littérature d'horreur des années 80 et début 90. Mon souhait a été exaucé lorsque j'ai



appris que l'éditeur Milady avait commencé la réédition de plusieurs petits bijoux bien sanglants ! Et les choses ne sont pas faites à moitié : les amateurs du genre ont droit à de magnifiques couvertures et à des traductions de qualité.

Mais revenons à **Démences**. L'histoire rappelle un film de fin de soirée (*midnight movie*), une série B : Jack Reed, directeur d'une compagnie de pose d'échappements, tombe par hasard sur une vieille bâtisse abandonnée, perdue dans la campagne du Wisconsin. Il décide de l'acheter pour la transformer en club sportif. Quelle excellente occasion d'affaire ! Jack va bientôt découvrir l'horreur : cet endroit est un ancien asile d'aliénés... mais les fous y résident toujours ! Cachés dans les murs grâce à la magie noire, ils sont devenus, au fil des années, de terribles monstres de plâtre. Si vous vous tenez trop près des murs, ils vous agrippent !

Un classique de l'horreur contemporaine. Face à une telle réputation, est-ce que le livre se montre à la

hauteur des attentes ? Oui. C'est un roman d'épouvante comme je les aime ! C'est un pur régal pour les amateurs de littérature mais également de cinéma d'horreur ainsi que du théâtre Grand Guignol, avec des scènes d'une violence souvent à la limite du supportable. Dès les premières lignes, on entre dans l'action, on est happé par des hameçons qui pénètrent notre peau pour ne nous relâcher qu'à la toute fin. C'est à la fois terrifiant et amusant. L'écriture de Masterton est aussi efficace dans la simplicité du quotidien des personnages que dans les grandioses excès de violence. Il connaît les ficelles d'une histoire bien menée et d'une ambiance réussie. Il saura vous faire peur.

Oserez-vous lire **Démences**, adossé à un mur ?

Jonathan REYNOLDS

José Saramago

Les Intermittences de la mort

Paris, Seuil (Points), 2009, 263 p.

Dans un pays non-identifié, dont ni la superficie ni même la langue ne sont connues, au 1^{er} janvier d'une année non-identifiée non plus, à exactement minuit, la population humaine arrête de mourir. Ô joie, allégresse et toutes ces sortes de choses ! L'immortalité à portée de main ! Partout on se réjouit, partout on fête. Mais l'exaltation est de courte durée. En effet, ce n'est parce qu'on ne meurt plus qu'on guérit des maladies, de la démence, de l'invalidité ou qu'on se réveille du coma... et bien sûr, on souffre tout autant ! Bientôt, les maisons de retraite débordent – puisqu'il n'y a plus de

« roulement » – les hôpitaux affichent complet, les pompes funèbres font faillite, les compagnies d'assurance non plus rien à vendre, et surtout... oh oui, surtout... l'Église a peur. Comment garder les fidèles, lorsque la foi même est guidée par l'espérance du salut éternel ? L'économie du pays est en grand danger : non seulement plus personne ne sait à quand porter l'âge de la retraite, mais plus grave encore, comment payer les pensions ? Le gouvernement retourne la situation dans tous les sens, propose des solutions aux compagnies d'assurance (payer les primes dès que la personne atteint un certain âge), aux pompes funèbres (enterrement officiel obligatoire pour les animaux domestiques), mais rien de tout cela ne peut freiner la crise qui a touché le pays. Ainsi que l'auteur le résume, avec un style inimitable : « Le pays se trouve dans une agitation sans précédent, le pouvoir dans la confusion, les valeurs dans un processus accéléré d'inversion, la perte du respect civique touche toutes les couches de la société, dieu lui-même ne sait probablement pas à quoi tout cela nous mènera. » Et comme se le fait dire le roi du pays-où-on-ne-meurt-plus : « ...sire, si nous ne recommençons pas à mourir, nous n'aurons pas d'avenir. »

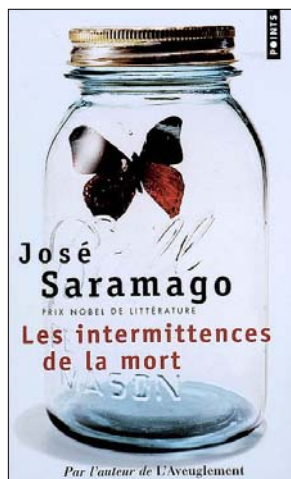
S'enclenche alors un processus clandestin : puisqu'on ne meurt plus dans ce pays et que la situation est intenable, emmenons donc nos mourants/malades/vieux dans le pays voisin, de nuit, discrètement, à la frontière, afin qu'ils trépassent. Idée de génie s'il en est, mais bientôt ces déplacements – originellement effectués par les familles n'en pouvant

plus de voir leurs proches souffrir sans pouvoir mourir – attirent l'attention. Puisqu'il y a une demande, profitons-en pour nous remplir les poches au passage : la maphia (sic) décide de prendre le monopole du trafic, et, moyennant finances, convoie les mourants de l'autre côté de la frontière. Le gouvernement, qui voit là une occasion de faire du profit, s'associe (secrètement) à la maphia, et poste des soldats aux frontières afin de contrôler le passage. Évidemment, privée d'échéancier, la population commence aussi à souffrir du manque de sens à leur vie. Tout pourrait continuer à marcher sur la tête longtemps.

C'est ici que la mort intervient : après quelques mois, par un communiqué écrit, adressé aux médias, elle explique les raisons qui l'ont poussée à faire cette « grève de la mort ». Elle voulait juste montrer aux humains (n'oublions pas que chaque espèce a sa mort personnelle, oui, oui) un petit échantillon de ce que signifierait une vie éternelle. Devant les résultats catastrophiques de sa petite expérience, elle rétablit le soir même, à minuit, le processus de mort. Et tous ceux qui devaient trépasser dans les derniers mois, trépasseront. Bien sûr, ceux qui ont payé très cher pour le transport de leurs proches dans le pays voisin sont mécontents, car finalement, s'ils avaient attendu un peu, cela aurait été gratuit. La mort, magnanime, annonce alors qu'elle a mis en place un nouveau système. Un système de décès-parcourrier : chaque personne qui doit mourir recevra par la poste une lettre violette lui annonçant la date et l'heure de sa mort, une semaine

avant, ainsi il pourra régler ses affaires, faire son testament, préparer son départ, etc. Mais la mort ne connaît pas bien l'âme humaine, car ce nouveau système provoque la panique au sein de la population. C'est alors qu'il survient un événement absolument inexplicable, même pour la mort...

Avec une verve extraordinaire – bravo à la traductrice qui a réussi à rendre la richesse de la langue et le style si particulier à l'auteur –, José Saramago, prix Nobel de littérature qui a également écrit **L'Aveuglement** et dont l'œuvre a fait de lui un des écrivains majeurs de la littérature portugaise, nous fait plonger dans le quotidien de la mort, exécutrice un peu fonctionnaire qui ne sait plus très bien (cela fait si longtemps, n'est-ce pas?) qui lui a donné ses instructions ni pourquoi. Personnage haut en couleur et extrêmement vivant (!), la mort nous fait partager ses interrogations, son travail et sa difficulté à trouver sa place dans un système dont elle a tout oublié. Le style de Saramago n'est pas facile: les dialogues sont insérés à même le corps du texte; on passe d'une description à une virgule et puis oups, une majuscule et le dialogue commence. Si, au premier abord, c'est un peu difficile à suivre, on s'habitue rapidement à ce rythme étrange, à la fois très littéraire et très oral. Cela provoque un sentiment de distanciation, accentué par le fait que le narrateur, tout puissant (tel dieu ou la mort décidant de l'avenir de ses personnages), s'adresse régulièrement au lecteur, corrige des informations au fur et à mesure s'il s'aperçoit qu'il a négligé



un point ou qu'il s'est trompé sur un autre. Il n'y a pas de majuscules aux noms propres, ce qui provoque aussi la sensation d'une dépersonnalisation de l'histoire. Mais rien de tout cela ne m'a gêné; au contraire, la langue de Saramago est si riche qu'il réussit à provoquer dans une même phrase le sourire, l'étonnement et la colère. Les interventions directes du narrateur, ses spéculations sur ce qui aurait pu arriver si telle situation avait été autre, le côté didactique allié à un humour à froid et certaines touches d'acide disséminées de ci de là sous des dehors de fausse innocence, font de ce roman une véritable allégorie de la mort et de la vie, une observation acérée de l'humanité, et, par-dessus tout, une lecture absolument jouissive. L'auteur va loin, très loin, irrévérencieux et lettré, et fait des pieds de nez élégants au politiquement correct. Et puis, comment résister à un roman qui commence par « Le lendemain, personne ne mourut. » ?

Pascale RAUD

CITATI, Pietro

Le Mal absolu. Au cœur du roman du dix-neuvième siècle
Paris, Gallimard (L'Arpenteur), 2009, 554 pages.

COLTING, Fredrik

The Horror A-Z: An Alphabetical Collection of All Things Horror

Boras (Suède), Nicotext, 2009, 80 pages.

DAUPHINÉ, James

Ésotérisme et littérature: étude de symbolique en littérature française et comparée du Moyen Âge à nos jours
Paris, Eurédit, 2009, xxix, 356 pages.

DeGRAW, Sharon

The Subject of Race in American Science Fiction
London & New York, Routledge, 2009, 192 pages.

DOSSIER

La Fantasy

dans *Textes et documents pour la classe* 967, Futuroscope, SCÉRÉN-CNDP, 2009, 52 pages.

FRANK, Jane

Science Fiction and Fantasy Artists of the Twentieth Century: A Biographical Dictionary
Jefferson (NC), McFarland, 2009, 534 pages.

GEORGES, Patrice, Myriam MARRACHE-GOURAUD, et als
Les Momies, savoirs et représentations. De l'Égypte ancienne à Hollywood

Neuilly-sur-Seine, Atlante (Curiosités), 2009, 218 pages.

GRAY, William

Fantasy, Myth and the Measure of Truth: Tales of Pullman, Lewis, Tolkien, MacDonald and Hoffmann
New York, Palgrave Macmillan, 2009, x, 215 pages.

HATEM, Jad

La Genèse du monde fantastique en littérature
Bucharest, Zeta Books, 2008, 167 pages.

HEAPHY, Maura

Science Fiction Authors: A Research Guide
Westport (Conn.), Libraries Unlimited, 2009, xxx, 318 pages.

HIMES, Jonathan B. (ed.)

Truths Breathed Through Silver: The Inkling's Moral and Mythopoetic Legacy
Newcastle (UK), Cambridge Scholars Publishing, 2008, xviii, 160 pages.

KOBERICH, Nicolas

Merlin, l'enchanteur romantique
Paris, L'Harmattan, 2008, 472 pages.

KANDOLA, Sondeep

Gothic Britain: Nation and Race, Culture and Criticism, 1707-1897
Manchester, Manchester University Press, 2009, 336 pages.



LEIGH, David J.

Apocalyptic Patterns in Twentieth Century Fiction

Notre Dame (Ind.), University of Notre Dame Press, 2008, xvi, 256 pages.

MANSON, Cynthia

The Fairy Tale of Charles Dickens, Christina Rossetti, and George MacDonald: Antidotes to the Victorian Spiritual Crisis

Lewiston, Edwin Mellen Press, 2008, v, 148 pages.

Préface de Jerome Meckier.

McDONNELL, Frank D.

The Science of Fiction and the Fiction of Science: Collected Essays on SF Storytelling and the Gnostic Imagination

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 232 pages.

MENDLESOHN, Farah

Inter-Galactic Playground: A Critical Study of Children's and Teen's Science Fiction

Jefferson (NC), McFarland (Critical Explorations in Science Fiction and Fantasy), 2009, 324 pages.

MET, Philippe

La Lettre tue : Spectre(s) de l'écrit fantastique

Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires d'Aquitaine (Objet), 2009, 268 pages.

MICHAUD, Thomas

Science Fiction and Innovation

Paris, Marsisme, 2008, 127 pages. [<http://marsisme.com>]

MICHAUD, Thomas

Télécommunications et science-fiction

Paris, Marsisme, 2008, 648 pages.

MUND-DOPCHIE, Monique

Ultima Thulé : histoire d'un lieu et genèse d'un mythe

Genève, Droz, 2009, 494 pages.

MURPHY, Bernice

The Suburban Gothic in American Popular Culture, 1948-2008

New York, Palgrave Macmillan, 2009, 256 pages.

PRIEST, Christopher

« It » Came from Outer Space

Hastings (UK), GrimGrin Studio, 2009, 246 pages.

Recueil d'essais et d'articles divers.

RANSOM, Amy J.

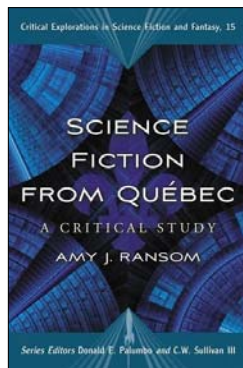
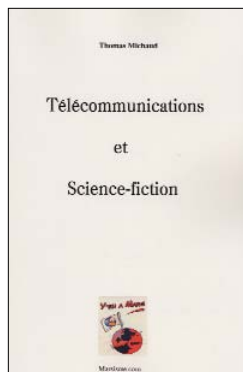
Science Fiction from Québec: A Critical Study

Jefferson (NC), McFarland (Critical Explorations in Science Fiction and Fantasy), 2009, 257 pages.

SAGE, Victor

Cultural History of European Gothic Literature

Cambridge & Oxford, Polity Press (Cultural History of Literature), 2009, 224 pages.



SCHNEIDER, Susan (ed.)

Science Fiction and Philosophy

Hoboken (NJ), John Wiley & Sons (Blackwell Philosophy and Pop Culture), 2009, 366 pages.

SCHWEITZER, Darrell

The Fantastic Horizon : Essays and Reviews

Rockville (MD), Wildside Press/Borgo Press, 2009, 238 pages.

SEMPÈRE, Emmanuelle

De la merveille à l'inquiétude. Le registre du fantastique dans la fiction narrative du XVIII^e siècle

Pessac, Presses universitaires de Bordeaux (Mirabilia), 2009, 608 pages.

STEVENSON, Jay

The Complete Idiot's Guide to Vampires

Indianapolis (IN), Alpha Books, 2009, 287 pages.

THALER, Ingrid

Black Atlantic Speculative Fictions : Octavia E. Butler, Jewelle Gomez, and Nalo Hopkinson

London & New York, Routledge, 2009, 192 pages.

TRUFFIN, Sherry R.

Schoolhouse Gothic : Haunted Hallways and Predatory Pedagogues in Late Twentieth-Century American Literature and Scholarship

Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2008, 182 pages.

TURCOTTE, Gerry

Peripheral Fear : Transformations of the Gothic in Canadian and Australian Fiction

New York, et al., Peter Lang (Nouvelle poétique comparatiste 21), 2009, 258 pages.

VAN HELSING, Abraham (alias BRASEY, Édouard)

Traité de vampirologie

Paris, Pré aux Clercs, 1009, 467 pages.

Van Helsing n'aurait jamais écrit Bram Stocker ! Fie !

WARNES, Christopher

Magical Realism and the Postcolonial Novel : Between Faith and Irreverence

New York, Palgrave Macmillan, 2009, 189 pages.

WESTFAHL, Gary & George SLUSSER (eds.)

Science Fiction and the Two Cultures : Essays on Bridging the Gap Between the Sciences and the Humanities

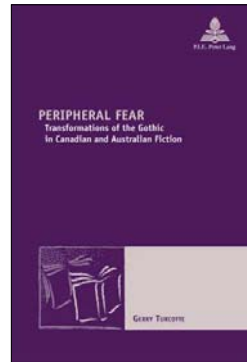
Jefferson (NC), McFarland (Critical Explorations in Science Fiction and Fantasy), 2009, 264 pages.

WILSON, E. Harlan

Technologized Desire : Selfhood and the Body in Post-capitalist Science Fiction

Hyattsville (MD), Raw Screaming Screaming/Guide Dog Books, 2009, 207 pages.

Livre sur demande.



À PROPOS DES AUTEURS

AUXIER, Randall E. & Phillip S. SENG (eds.)
The Wizard of Oz and Philosophy: Wicked Wisdom of the West
 Chicago (Ill.), Open Court (Popular Culture and Philosophy 37), 2008, ix, 366 pages.

BARKLEY, Christine
Stephen R. Donaldson and The Modern Epic Vision: A Critical Study of The Chronicles of Thomas the Covenant Novels
 Jefferson (NC), McFarland, 2009, 233 pages.

BARNES, Nigel
A Dream Within a Dream: The Life of Edgar Allan Poe
 London, Chester Springs (PA), 2009, 348 pages.

BEAULÉ, Sophie
Jean-Louis Trudel
 Ottawa, David (Voix didactiques), 2008, 392 pages.

BOLTON, Christopher
Sublime Voices: The Fictional Science and Scientific Fiction of Abe Kobo
 Cambridge (Mass.), The Harvard University Asia Center, 2009, 322 pages.

BOON, Kevin A.
George Orwell: Animal Farm and Nineteen Eighty-Four
 New York, Marshall Cavendish Benchmark, 2009, 143 pages.

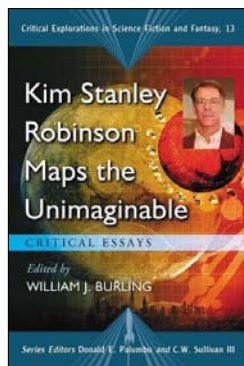
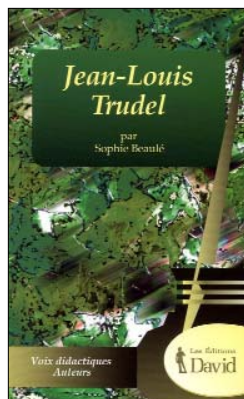
BOURLIER, Pierre
Au cœur de 1984: l'héroïsme anti-utopique
 Strasbourg, P. Bourlier, 2008, 231 pages.
 Déjà paru sous le titre **Dans 1984 de George Orwell**.

BROWN, Karen
Prejudice in Harry Potter's World: A Social Critique of the Series
 College Station (TX), Virtualbookworm.com Publications, 2008, vi, 285 pages.

BOUNDS, Philip
Orwell and Marxism: The Political and Cultural Thinking of George Orwell
 London, Tauris (International Library of Cultural Studies, 4), 2009, 253 pages.

BURLING, William J. (ed.)
Kim Stanley Robinson Maps the Unimaginable: Critical Essays
 Jefferson (NC), McFarland (Critical Explorations in Science Fiction and Fantasy), 2009, 328 pages.

CAILLOIS, Roger
Jorge Luis Borges
 Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 2009, 30 pages.



CHLOE, Avril

The Feminist Utopian Novels of Charlotte Perkins Gilman: Themes of Sexuality, Marriage, and Motherhood
Lewiston (NY), Edwin Mellen Press, 2008, viii, 199 pages.

CLAUDON, Francis & Maryvonne PERROT (dirs.)

Transfigurer le réel: Aloysius Bertrand et la fantasmagorie
Dijon, Centre Gaston Bachelard (Figures libres), 2008, 217 pages.

COLOMBO, Angelo & Delphine BAHUET GACHET (dirs.)

Dino Buzzati d'hier et d'aujourd'hui
Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (Littérature et histoire des pays de langue européennes, 78), 2008, 474 pages.

DAUMANN, Christian

Wonderlands in Flesh and Blood: Gender, The Body, its Boundaries and their Transgression in Clive Barker's *Imajica*

München, Martin Meidenbauer (Akademische Verlagsgemeinschaft München), 2009, 102 pages.

DUPUY, Lionel

Jules Verne espérantiste! Une langue universelle pour une œuvre intemporelle
Paris, SAT Amikaro, 2009, 98 pages.

ERICKSON, Daniel

Ghosts, Metaphor, and History in Toni Morrison's *Beloved* and Gabriel Garcia Marquez's *One Hundred Years of Solitude*

New York, Palgrave MacMillan, 2009, 264 pages.

FOREST-HILL, Lynn

The Mirror Crack'd: Fear and Horror in J.R.R. Tolkien's Major Works

Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2008, vi, 246 pages.

FREESE, Peter

The Clown of Armageddon: The Novels of Kurt Vonnegut
Heidelberg, Winter Verlag (American Studies, 174), 2009, 769 pages.

GRESH, Lois H.

Tout l'univers de *Twilight*: le guide non officiel de la saga de Stephenie Meyer

Paris, City, 2009, 254 pages.

HARTMANN, Jonathan

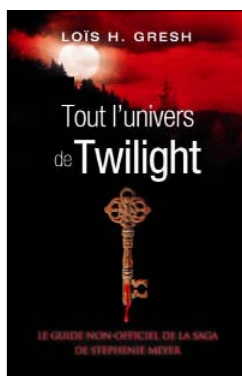
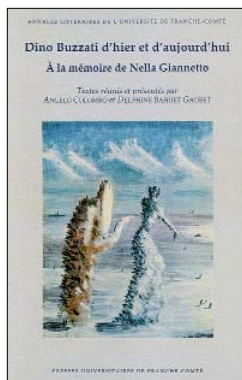
The Marketing of Edgar Allan Poe

New York & London, Routledge (Studies in American Popular History and Culture), 2008, vii, 134 pages.

HOPPA, Jocelyn

Isaac Asimov: Science Fiction Trailblazer

Berkeley Heights (NJ), Enslow Publishers, 2009, 104 pages.



INCE, Kate

George Franju : au-delà du cinéma fantastique

Paris/Québec, L'Harmattan/Les Presses de l'Université Laval (Cinéma et société), 2008, 180 pages.

JACCOTTET, Philippe

Avec André Dhôtel

Saint-Clément-de Rivière, Fata Morgana, 2008, 105 pages.

KING, Bruce

Robert Graves : A Biography

London, Haus Publishing, 2008, 266 pages.

LOSSENDIÈRE, Lucie de

La Magie révélée dans Harry Potter

Paris, Contre-Dires, 2008, 242 pages.

LUKAS, Scott A. & John MARMYSZ (eds.)

Fear, Cultural Anxiety, and Transformation : Horror, Science Fiction and Fantasy Films Remade

Lanham (MD), Lexington Books, 2009, vii, 301 pages.

McMAHON, Gary

Kurt Vonnegut and the Centrifugal Force of Fate

Jefferson (NC), McFarland, 2009, viii, 251 pages.

MENDLESOHN, Farah (ed.)

On Joanna Russ

Middletown (Conn.), Wesleyan Publishing University Press, 2009, 304 pages.

16 essais.

MOONSHOWER, Candie

Vivan Van Velde : Author of Fantasy Fiction

Berkley Heights (NJ), Enslow Publishers (Authors Teens Live), 2009, 128 pages.

NORMAND, Jean-Pierre

Science Fiction Illustrations

Encino (CA), Hollywood Comics, 2009, 60 pages.

Rétrospective de ses magnifiques illustrations.

PATTEN, Bernard M.

The Logic of Alice : Clear Thinking in Wonderland

Amherst (NY), Prometheus Books, 2009, 336 pages.

PERRY, Dennis & Carl SEDERHOLM

Poe, *The House of Usher*, and American Gothic

New York, Palgrave Macmillan, 2009, 208 pages.

RACKSTRAW, Loree

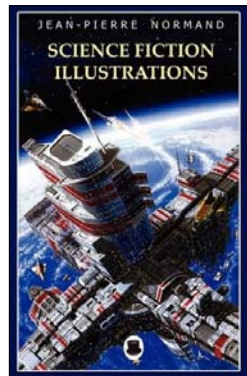
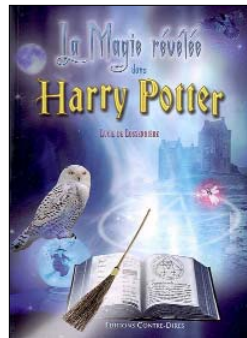
Love as Always, Kurt : Vonnegut as I Knew Him

New York, Da Capo Press, 2009, 304 pages.

RORABECK, Robert

Tolkien's Heroic Quest

Maidstone, Crescent Moon, 2008, 151 pages.



SCHWARTZ, Evan I.

Finding Oz: How L. Frank Baum Discovered the Great American Story

Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 2009, 400 pages.

SPEHNER, Norbert

Jules Verne dans le numéro hors série de *Marginalia* 5, février 2009, 26 pages.

Disponible ici : <http://scribd.com/marginalia>

Bibliographie des études internationales sur Jules Verne.

VANCE, Jack

This is Me!

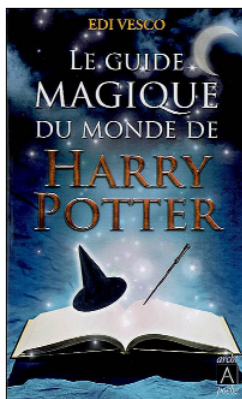
Burton (MI), Subterranean Press, 2009, 200 pages.

Autobiographie de Jack Vance.

VESCO, Edi

Le Guide magique du monde de Harry Potter

Paris, Archipel (Archipoche), 2008, 265 pages.



VOLTZ, Tilo

Gothic Fiction and *The Turn of the Screw*

München, Grin Verlag, 2009, 36 pages.

WEINSTOCK, Jeffrey Andrew & Tony MAGISTRALE (eds.)

Approaches to Teaching Poe's Prose and Poetry

New York, Modern Language Association, 2008, vii, 239 pages.

ZACHARIAS, Greg W. (ed.)

A Companion to Henry James

Malden (MA), Blackwell (Blackwell Companions to Literature and Culture), 2008, xiii, 505 pages.



CINÉMA & TÉLÉVISION

BALMAIN, Colette

Introduction to Japanese Horror Film

Edinburgh, Edinburgh University Press, 2009, 224 pages.

BASSOM, David

Battlestar Galactica Downloaded: Inside the Universe of the Critically Acclaimed TV Series

London, Titan Books, 2009, 176 pages.

BENNETT, Tara DiLullo

The Art of Terminator Salvation

London, Titan Books, 2009, 256 pages.

BENNETT, Tara DiLullo

Terminator Salvation: The Official Companion

London, Titan Books, 2009, 176 pages.

BÉTAN, Julien & Raphaël COLSON [avec Julien Sévèon]

Zombies!

Lyon, Les Moutons électriques, 2009, 342 pages.

BRAUN, J. W.

The Lord of Films: The Unofficial Guide to Tolkien's Middle Earth on the Big Screen

Toronto, ECW Press, 2009, 176 pages.

BRODE, Douglas

Rod Serling and *The Twilight Zone*: The Official 50th Anniversary Tribute

New York, Barricade Books, 2009, 245 pages.

BROOKS, Max

Guide de survie en territoire zombie

Paris, Calmann-Lévy, 2009, 318 pages.

BROWN, Richard & Kevin S. DECKER (eds.)

Terminator and Philosophy: I'll Be Back, Therefore I Am
Hoboken (NJ), John Wiley & Sons (Blackwell Philosophy and Pop Culture Series), 2009, 304 pages.

BROWNING, John Edgar & Caroline Joan PICART (eds.)

Dracula, Vampires, and Other Undead Forms: Essays on Gender, Race and Culture

Lanham (MD), Scarecrow Press, 2009, 368 pages.

BUTLER, David

Fantasy Cinema: Impossible Worlds on Screen

London, Wallflower Press (Short Cuts), 2009, 144 pages.

CHRISTENSEN, Aaron (ed.)

Horror 101: The A-List of Horror Films and Monster Movies (vol. 1)

Baltimore (MD), Midnight Marquee Press, 2009, 320 pages.

Préface de Tom Savini.

COLLECTIF

L'Année 2008 du cinéma fantastique

Paris, L'Écran fantastique (Guide annuel), 2009.

COOMBS, Neil

Studying Surrealist and Fantasy Cinema

Leighton Buzzard (UK), Auteur Publishing, 2009, 160 pages.

Ouvrage pédagogique.

COTTA VAZ, Mark

Le Guide officiel du film *Twilight*

Paris, Hachette Littérature, 2008, 144 pages.

COWAN, Douglas E.

Sacred Terror: Religion and Horror on the Silver Screen

Waco (TX), Baylor University Press, 2008, x, 315 pages.

DAVIES, Russell T. & Benjamin COOK

Doctor Who: The Writer's Tale. The Untold Story of the BBC Series

London, BBC Books, 2008, 512 pages.

ELLISON, Harlan

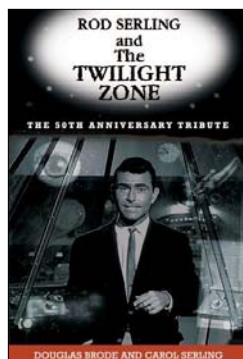
Harlan Ellison's Watching

Milwaukie (OR), Dark Horse Books /M Press/ Edgeworks
Abbay, 2008, 520 pages.

FRANKS, Benjamin, HARPER, Stephen & Jonathan MURRAY (eds.)

The Quest for *The Wicker Man*

Edinburgh, Luath Press Ltd, 2009, 192 pages.



GERAGHTY, Lincoln (ed.)

Channeling the Future: Essays on Science Fiction and Fantasy Television

Lanham (MD), The Scarecrow Press, 2009, 254 pages.

GOLDMAN, Michael

Heroes Revealed: Featuring Series 1, 2, and 3

New York, Dorling Kindersley, 2009, 128 pages.

GORDON, Andrew M.

Empire of Dreams: The Science Fiction and Fantasy Films of Steven Spielberg

New York, et al., Rowman & Littlefield, 2008, x, 291 pages.

GRACEY, James

Dario Argento

Harpden (UK), Kamera Books, 2009, 160 pages.

GRAMS, Martin

The Twilight Zone: Unlocking the Door to a Television Classic

Churchville (MD), OTR Publishing, 2008, 816 pages.

HALLENBECK, Bruce G.

Comedy-Horror Films: A Chronological History, 1914-2008

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 324 pages.

HANLEY, Rich

Timeline of The Planet of the Apes: The Definitive Unauthorized Chronology

Long Island (NY), Hasslein books, 2009, 322 pages.

HARPER, Jim

Italian Horror

Baltimore (MD), Luminary Press (A Division of Midnight Marquee Press), 2009, 252 pages.

HARDWICKE, Catherine

Twilight: Director's Notebook: The Story of How We Made the Movie Based on the Novel by Stephenie Meyer

London, Little Brown Young Readers, 2009, 176 pages.

HENRY, Boris

Freaks: de la nouvelle au film

Pertuis, Rouge profond (Raccords), 2009, 128 pages.

HENRY, Franck

Le Cinéma fantastique

Paris, Cahiers du Cinéma (Les Petits cahiers), 2009, 95 pages.

HOUSE, Rebecca & J. Jeremy WISNEWSKI (eds.)

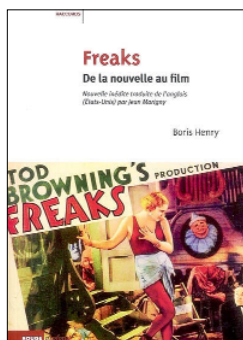
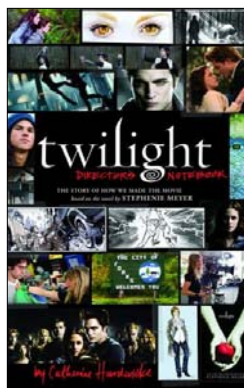
X-Men and Philosophy: Astonishing Insight and Uncanny Argument in the Mutant X-Verse

Hoboken (NJ), John Wiley & Sons (The Blackwell Philosophy and Pop Culture Series), 2009, 272 pages.

JONES, Sara Gwenllian

Television, Cult and the Fantastic

London (UK), A Hodder Arnold Publication, 2009, 224 pages.



KIRBY-DIAZ, Mary (ed.)

Buffy and Angel Conquer the Internet

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 219 pages.

KOWALSKI, Dean A. (ed.)

The Philosophy of the X-Files

Lexington, The University Press of Kentucky (The Philosophy of Popular Culture), 2009, 314 pages.

Ouvrage de 2007 réactualisé pour inclure le dernier film.

KNIGHT, Nicholas,

Supernatural: The Official Companion Season 3

London, Titan Books, 2009, 160 pages.

LUKAS, Scott & John MARMYSZ

Fear, Cultural Anxiety, and Transformation: Horror, Science Fiction, and Fantasy Films Remade

Lanham, Lexington Books, 2009, vii, 301 pages.

MANK, William

Boris Karloff and Bela Lugosi: The Expanded Story of a Haunting Collaboration (with a complete filmography of their collaboration together)

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 664 pages.

MARGOLIES, Harriet, Sean CUBBITT, Barry KING & Thierry JUTEL (eds.)

Studying the Event Film: *The Lord of the Rings*

Manchester, Manchester University Press, 2009, 384 pages.

NEMEROV, Alexander

Icons of Grief: Val Lewton's Home Front Pictures

Berkeley, University of California Press, 2009, 213 pages.

Films d'horreur tournés entre 1942 et 1946.

PARLA, Paul & Charles P. Mitchell

Screen Sirens Scream! Interviews with 20 Actresses from Science Fiction, Horror, Film Noir and Mystery Movies, 1930s-1960s

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 256 pages.

PASZYLIK, Bartłomiej

The Pleasure and Pain of Cult Horror Films: An Historical Survey

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 248 pages.

PAUL, Louis

Tales from the Cult Film Trenches: Interviews with 36 Actors from Horror, Science Fiction and Exploitation Cinema

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 336 pages.

Préface de Tom Weaver.

PRICE, Michael

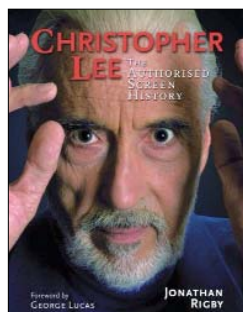
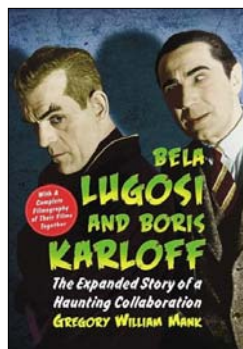
Forgotten Horrors: The Definitive Edition

Baltimore (MD), Midnight Marquee Press, 2009, 312 pages.

RIGBY, Jonathan

Christopher Lee: The Authorized Screen History

London, Reynolds & Hearn Ltd, 2009, 276 pages.



RIGBY, Jonathan

English Gothic

London, Reynolds & Hearn Ltd, 2009, 336 pages.

100 ans de films d'horreur anglais.

SANDERS, John

Studying Disaster Movies

Leighton Buzzard (UK), Auteur Publishing, 2009, 160 pages.

Ouvrage pédagogique.

SAVILLE, Steven

Fantastic TV : 50 Years of Cult Fantasy and Science Fiction

Medford (NJ), Plexus Publishing, 2009, 256 pages.

SHAPSAY, Sandra (ed.)

Bioethics at the Movies

Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2009, xviii, 380 pages.

SHATNER, William et Chris KRESKI

Star Trek Memories

New York, Harper Paperbacks, 2009, 320 pages.

Éd. or. : 1993, avec Chris Kreski.

SUNSHINE, Linda (ed.)

The Art of Monsters vs. Aliens

New York, New Market Press, 2009, 192 pages.

Préface de Stephen Colbert.

THOMPSON, Jeff

The Television Horrors of Dan Curtis : *Dark Shadows*, *The Night Stalker*, and Other Productions, 1966-2006

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 200 pages.

Préface de Jim Pierson.

VARTANIAN, Ivan

Godzilla and Friends: The Art of the Japanese Monster

New York, Collins Design, 2009, 144 pages.

WALTERS, James

Alternative Worlds in Hollywood Cinema

Chicago, Chicago University Press, 2009, 224 pages.

WARREN, Bill

Keep Watching the Sky! American Science Fiction Movies of the Fifties

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 928 pages.

Préface de Howard Waldrop. 2 volumes en 1, avec plus de 270 photos. Nouvelle édition augmentée et révisée. Éd. or. : 1982.

WEAVER, Tom

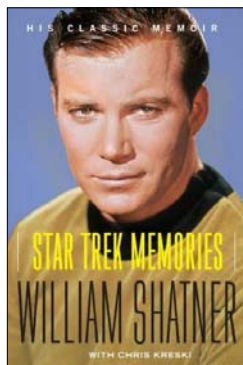
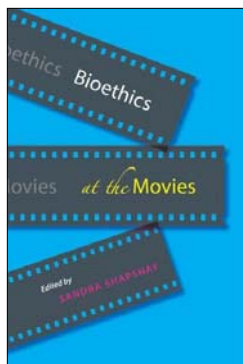
Science Fiction Confidential: Interviews with 23 Monster Stars and Filmmakers

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 320 pages.

WHITE, Mark (ed.)

Watchmen and Philosophy : A Rorschach Test

Hoboken (NJ), John Wiley & Sons (The Blackwell Philosophy and Pop Culture Series), 2009, 240 pages.





par

Hugues MORIN [HM] et Christian SAUVÉ [CS]

Star Trek

Voici ma confession, cher lecteur de **Solaris** : je suis un *extrekkie*. Je fais partie de ceux dont l'éducation SF a été façonnée à l'adolescence par **Star Trek : The Next Generation**. Précisément, je suis devenu *trekkie* de première classe pendant l'été entre les deux moitiés de l'épisode « Best of Both Worlds » et le suis resté jusqu'à la première saison de **Deep Space Nine**. Ensuite, j'ai gradué vers **Babylon-5** et surtout (surtout !) vers la SF écrite.

La suite de ma relation entre la patrouille de l'espace et moi n'est pas très heureuse. Refusant de m'enticher de **Voyager** ou **Enterprise**, je me suis même surpris à renier ma passion adolescente pour critiquer sans vergogne cet univers qui me semblait de moins en moins intéressant. Pire, le mépris s'est affadi en simple indifférence. Les films de la série *Trek* s'avérant de plus en plus navrants – vous rappelez-vous ce qui se passe dans **Nemesis** ? dans **Insurrection** ? – j'avais tout simplement perdu intérêt. L'annonce d'un *reboot* par J. J. Abrams n'a pas fait un pli : j'étais à ce point apathique que l'annonce d'une comédie musicale avec Kirk comme ocelot me serait apparue une idée aussi bonne qu'une autre...



Or si j'étais une brebis égarée, la mouture 2009 de **Star Trek** s'est avérée l'objet de ma rédemption. Car, ô stupeur ! c'est un film qui atteint des objectifs presque impossibles, le moindre n'étant pas de raviver mon intérêt en tout ce qui est *Star Trek*. Au cours de mes années d'errance, j'avais oublié le plaisir que j'avais pu ressentir à vivre en compagnie de Kirk, Spock et de leurs collègues.

Ce sont les risques pris par Abrams qui frappent l'esprit, davantage que les incohérences ou bien les circonvolutions de l'intrigue. Dès les premières minutes, une bonne partie du canon *Star Trek* est évacuée par l'entremise d'une rupture irréversible provenant du futur. Kirk devient un orphelin adolescent rebelle en manque d'autorité... et ce n'est que le début des changements. Cette décision audacieuse accorde aux scénaristes la latitude nécessaire pour réunir la bande habituelle malgré les coïncidences énormes que cela entraîne. Mais il fallait bien conserver l'esprit des relations entre nos personnages favoris ; ceux-ci n'étant pas totalement calqués sur leurs archétypes, et une part des surprises du film est de voir ce qui est repris, et ce qui est abandonné.

Une chose est certaine, il ne s'agit pas du **Star Trek** de nos parents. L'action est trépidante, servie par une cinématographie naturaliste pleine de mouvement et de reflets, et l'humour est habilement mis au service du (re)développement des personnages. Ici et là, des détails étonnants annoncent les couleurs : qui aurait imaginé entendre « Sabotage » des Beastie Boys sur la bande sonore d'un film *Trek* ? Le rythme ne faiblit pas souvent au cours des quelque deux heures du film, à un point tel que l'on est presque déçu de quitter les personnages ainsi revigorés. En fait, on se laisse à ce point emporter qu'on ne remarque pas tout de suite les

aspects moins satisfaisants : la science est malmenée, l'intrigue repose sur des coïncidences assez gênantes, comme des rencontres fortuites sur une planète de glace, sans oublier le peu d'importance accordé aux personnages féminins, en particulier le rôle... curieux d'Uhura. Oui, le nouveau **Star Trek** a beaucoup de défauts, mais ceux-ci ne surgissent à l'esprit que bien après le générique de la fin, ce qui est une victoire en soi.

Un des paris de cette remise à neuf de **Star Trek** était de réussir à dissocier les *personnages* des acteurs qui les ont incarnés, de réussir à élever Kirk, Spock, McCoy et les autres en personnages archétypaux susceptibles d'être incarnés par d'autres acteurs, comme c'est le cas pour James Bond ou Sherlock Holmes. Ce pari étant gagné, c'est le studio Paramount qui doit se frotter les mains : ayant réussi à démontrer la pertinence d'un **Star Trek** rajeuni, une nouvelle série de films s'annonce à l'horizon, et il en sera ainsi jusqu'à la prochaine remise à neuf. Un **Star Trek** pour chaque nouvelle génération ? Contrairement à ce que j'aurais pensé il y a quelques semaines, même un *trekkie* défroqué comme moi est curieux de voir où ça va nous mener. [CS]

Terminator Salvation

Que ceux qui s'inquiètent du statut de James Cameron comme seul véritable créateur de la série *Terminator* se rassurent. Ce quatrième volet n'arrive pas à la cheville des deux premiers films, désormais d'authentiques classiques de la SF au cinéma. En fait, il n'arrive même pas à la hauteur du troisième, ce qui n'est pas exactement un compliment.



Premier film de la série *Terminator* sans voyage dans le temps ni rôle central pour Arnold Schwarzenegger, **Terminator Salvation** se déroule sur la Terre future à la suite de l'apocalypse finale du troisième film. Les machines ont pris contrôle de la planète, et seule une résistance humaine déterminée continue de lutter contre leur emprise totalitaire. John Connors n'est pas trop loin, mais le film ne tourne pas exclusivement autour de lui : un mystérieux amnésique prend beaucoup de place, sans compter une demi-douzaine d'autres personnages éparpillés un peu partout en Californie. Espérons que vous avez une bonne mémoire, parce que ceux-ci apparaissent et disparaissent rapidement. (On nous promet que tout aura un sens dans un prochain film, **Terminator Salvation** étant conçu comme le premier volet d'une nouvelle série.)

Cette profusion de sous-intrigues est un problème du film, mais certainement pas le seul. Inutile d'avoir mémorisé la mythologie de la trilogie d'origine : rien ne fonctionne plus de la même façon, la cohérence interne de ce nouveau départ étant vacillante, pour rester poli. Même pour ceux qui ne cherchent pas à s'appesantir sur les erreurs logiques ou scientifiques du film, il est difficile de ne pas sourciller devant ce complexe robotique optimisé pour les humains, ces avions A-10 qui continuent de voler sans infrastructure de support, ou bien ces Terminators qui préfèrent cueillir des humains plutôt que de s'en débarrasser sur le coup. (Malgré le son cauchemardesque émis par les robots, ceux-ci semblent parfois capables de s'approcher ridiculement près des personnages sans se faire détecter.)



Mais un film n'est pas simplement composé de détails *techniques*, n'est-ce pas ? Qu'en est-il de l'intrigue, des personnages, de l'évolution thématique ? Peut-être sera-t-il plus prudent d'attendre au prochain volet pour en parler ; pour l'instant **Terminator Salvation** se contente d'une intrigue simpliste menée par des personnages vus de loin. Le ton implacablement sérieux du film semble grandiloquent par rapport à la superficialité de son propos. Le fait que notre amnésique n'est pas ce qu'il pense être n'est pas nécessairement mauvais en soi, mais la mollesse avec laquelle cet élément est exploité ne réussit guère à rehausser le profil du film.

C'est au niveau de la cinématographie, du plaisir visuel, que **Terminator Salvation** déçoit d'une manière plus immédiatement identifiable. Après tous ces **I Am Legend**, **Resident Evil : Extinction**, **Doomsday** et autres, l'atmosphère drabe post-apocalyptique est peu à peu devenue un décor convenu, un lieu commun cinématographique. À part quelques séquences plus spectaculaires (un crash d'hélicoptère, une poursuite prenant place sur un pont, la révélation des plans de Skynet), le réalisateur McG propose une palette sombre et uniforme qui participe à l'impression générale d'ennui. Peut-on reprocher aux spectateurs saturés de films de SF noirs et oppressifs d'avoir préféré un **Star Trek** vif et optimiste ?

Si **Terminator Salvation** n'avait pas traîné un historique aussi lourd, peut-être que l'accueil aurait été plus favorable. Après tout, les acteurs sont en santé, les scènes d'action sont nombreuses, les effets visuels sont exceptionnels et il y a beaucoup de robots géants. Malheureusement, comme quatrième volet d'une série qui comprend deux classiques et un film d'action divertissant, il ne fait tout simplement pas le poids. Les suites annoncées sauveront-elles la mise ? Je laisse la chance au coureur, mais... [CS]

Drag me to Hell

Après les excès et les indulgences de **Spider-Man 3**, on pouvait craindre que le Sam Raimi d'antan soit à tout jamais disparu. Le réalisateur de films de série B aussi jouissifs que **Evil Dead 2**, **Army of Darkness** ou **Darkman** était fini, lessivé. Mais non ! Avec **Drag Me To Hell**, Raimi nous revient en pleine forme et nous livre un des films d'horreur les plus divertissants depuis un bon moment.

L'histoire n'est pas compliquée. Une jeune femme désireuse d'impressionner son patron commet l'erreur de refuser un renouvel-

lement hypothécaire à une vieille gitane. Erreur ! Car la vieille mise à la rue se venge en invoquant une malédiction contre notre héroïne : cette dernière souffrira pendant trois jours avant d'être traînée en enfer...

On devrait savoir qu'un méchant garçon comme Raimi n'a nul besoin de s'encombrer d'une intrigue sophistiquée pour que les frissons soient au rendez-vous. Bruits sourds, illusions d'optique, apparitions fantômes et autres bizarreries viennent donc pourchasser notre héroïne, qui constate avec effroi qu'il ne semble pas possible de trouver une parade à la malédiction... ou que celle-ci serait effroyablement coûteuse, considérant que la vieille gitane ne semble pas du genre à vouloir négocier.



Une plate description des événements surnaturels qui surviennent dans ce film ne peut donner une idée du plaisir coupable que l'on ressent à se faire manipuler par Raimi. Dans ce mode jubilatoire, aucun détail n'est trop dégoûtant, aucun gag n'est trop gros, aucun sursaut n'est trop facile. Certains plans sont des petits chefs-d'œuvre de cinéma flamboyants, mêlant humour et horreur avec une compétence rarement vue.



Le film n'est pas un sans-faute. Les stéréotypes planent bas – ne pouvait-on trouver mieux, vraiment, qu'une malédiction gitane ? – et certaines outrances sabotent le propos. L'héroïne n'est pas particulièrement remarquable, et le troisième acte dépend d'une révélation surprise pourtant bien prévisible. Mais **Drag Me To Hell** est une bouffée d'air frais après des années de films de boucherie estampillés « horreur ». Ceux qui s'ennuyaient de l'ancien Raimi

peuvent se rassurer : il est de retour avec un véritable cadeau pour les fans d'horreur divertissante. [CS]

X-Men Origins : Wolverine

Que dire de ce quatrième film mettant en scène Wolverine ? La profondeur thématique qui soutenait la trilogie **X-Men** a été abandonnée, le tout résultant en un film d'action décidément bien moyen.

Le charisme de Hugh Jackman, qui incarne avec énergie Wolverine, est une des rares qualités de cette œuvre longue et décousue. Les anachronismes commencent dès le premier sous-titre : « North-West Territories, Canada, 1845 » ! Le peu de cas que l'on accorde aux faits historiques est symptomatique, qu'il s'agisse de commandos des années 1970 équipés d'armes et de costumes contemporains, ou bien d'une finale qui détruit l'essentiel du réacteur nucléaire de Three Miles Island. Les contorsions que le scénario doit faire pour servir de prologue au reste de la série paraissent tirées par les cheveux, surtout lorsque vient le moment d'expliquer comment Wolverine ne garde aucun souvenir des événements du film quelques années plus tard dans le premier **X-Men**.

Mais pourquoi s'attarder aux petits accrocs historiques lorsqu'il y a des maladresses beaucoup plus gênantes ailleurs ? La nationalité de James Logan ne semble pas trop claire : d'abord





Canadien, il a aussi été membre des forces armées américaines pendant des décennies. L'attention apportée aux longues lames à ses mains est fétichiste au point d'en être ridicule, par exemple lorsqu'il scinde un véhicule roulant à toute allure sans être happé par la force de l'impact. Il est difficile de s'identifier à un surhomme capable de transpercer quelqu'un d'autre par accident, et ce ne sont pas les combats forcés et les dialogues convenus qui aident.

La platitude de cette recension, dont je suis conscient, ne fait que refléter la difficulté de parler d'une œuvre trop fade pour susciter l'admiration, l'outrage ou une quelconque émotion. **Wolverine** livre le « minimum syndical » auquel s'attend le spectateur de films d'action, jamais le récit ne se détourne du parcours imposé pour aller vers quelque chose de risqué ou d'intéressant. Heureusement, des films comme **Watchmen** existent pour nous rappeler qu'il est aussi possible de faire des films de super-héros intéressants. [CS]

Transformers : Revenge of the Fallen

Ce nouvel opus des *Transformers* possède toutes les qualités des films du réalisateur Michael Bay : effets spéciaux délirants, scènes d'actions nombreuses, rythme rapide et mouvements de caméras incessants. Malheureusement, il souffre aussi des pires défauts trop souvent associés aux films de Michael Bay : scénario

boiteux, dialogues insipides, acteurs laissés à eux-mêmes, invraisemblances et incohérences nombreuses.

L'histoire débute avec Sam, qui se prépare pour son départ pour le collège. On a droit aux poncifs de la mère en pleurs et du père qui fait comme si la chose ne le touchait pas, avec le gars qui promet à sa copine que la relation à distance peut fonctionner, etc. On en profite pour glisser l'information que les gens ordinaires ignorent ce qui s'est passé dans le premier film, la présence des Transformers parmi les Terriens étant considérée comme une légende urbaine. Quelques Autobots forment une alliance militaire avec les États-Unis pour combattre les insurgés Decepticons. Ceux-ci s'organisent toutefois pour libérer Megatron et ce dernier se met au service d'un ancien, Fallen, qui recherche une ancienne source d'énergie cachée sur Terre il y a des millénaires. Pour découvrir cette énergie, une clef est nécessaire, et cette clef se retrouve par hasard dans le cerveau de Sam qui se lancera donc dans la course en tentant d'éviter de se faire tuer par les Decepticons. La quête le mènera jusqu'en Égypte et en Jordanie en compagnie de sa copine Mikaela et de son ex-ennemi Simmons.

Que dire de ce film sinon que vous devez être un sacré fan d'effets spéciaux pour apprécier son visionnement sans rire ou soupirer de désolation devant une telle accumulation de clichés cinématographiques servis par des personnages en carton. Car il faut tout de même reconnaître que, visuellement, c'est une véritable



orgie. Les Transformers se transforment à un rythme fou et le font des milliers de fois pendant le film. Si vous n'êtes pas de la génération de la vidéo et des images à défilement rapide, vous en perdrez des bouts tellement toutes ces pièces numériques bougent, se mélangent et s'emboîtent vite. C'est particulièrement difficile à suivre pendant les scènes de combat entre Decepticons et Autobots – qui sont nombreuses, la meilleure est celle avec Optimus Prime dans la forêt, seul véritable *bon* moment du film.

On aurait pu vanter la grande diversité des robots, si cet aspect n'était pas aussi inutile en terme scénaristique. Le petit Decepticon dressé comme un chien par Mikaela disparaît complètement du film une fois son rôle joué. Le même sort est réservé à cette Decepticon camouflée sous une peau humaine qui dans le premier tiers du film attaque Sam : on ne revoit aucun autre robot de ce modèle par la suite... Ces Transformers de tous types sont lancés dans l'action seulement pour ajouter de la nouveauté et proposer des effets visuels différents. Il faut conclure que le scénario et les dialogues sont les aspects du film que Michael Bay a jugé les moins importants. Même si on accepte l'idée du transport des États-Unis vers l'Égypte par un tour de passe-passe de Decepticon, comment explique-t-on que les allers-retours du Caire à Pétra, en Jordanie, ne prennent que quelques minutes... en automobile ?

On voudrait bien suspendre totalement son sens critique et profiter de l'orgie visuelle, mais le réalisateur déploie des efforts



pour creuser ses personnages et leurs motivations par de longues scènes chez Sam, déjà mentionnées, ainsi qu'au collègue par la suite. Cette maladroite tentative de créer un univers crédible au premier degré sabote la possibilité de voir le film autrement que comme un ratage. D'autant plus que les personnages prennent évidemment le drame à la légère, et sont toujours prêts à faire de l'humour gratuit. Difficile d'en vouloir aux acteurs, qui n'ont rien à dire d'intelligent ; le seul à s'en tirer avec un certain panache est John Turturro dans le rôle de Simmons.

Soyez prévenus : comme Megatron disparaît de l'action à un moment, il est évident que la table est mise pour un troisième volet (soupir). Notons en terminant que parallèlement à la sortie de ce film, Paramount Pictures annonçait l'abandon de sa branche Paramount Vintage, consacrée aux films indépendants ; tout cela signale clairement l'orientation du studio pour les années à venir, malheureusement. [HM]

Ice Age : Dawn of the Dinosaurs

Voici une autre suite de film à succès qui prend l'affiche en juillet. Cette fois, nous ne sommes définitivement pas dans un univers réaliste ; les deux premiers volets de **Ice Age** ayant clairement établi le côté *cartoon* (à la Wile E. Coyote) de leur création. Si c'est votre tasse de thé, alors ne vous inquiétez pas : **Dawn of the Dinosaurs** vous fera rire, et souvent, et aux éclats.

Nous retrouvons la horde hétéroclite que nous avons quittée à la fin du second volet de la série. Ellie, la femelle mammoth,



est sur le point de mettre bas. Imaginant qu'ils sont de trop dans cette nouvelle famille, Diego et Sid réagissent chacun à leur manière. Le tigre à dent de sabre part de son côté tandis que Sid décide d'adopter des œufs pour fonder aussi sa propre famille. Évidemment, le malhabile paresseux a choisi des œufs de dinosaures. Les petits l'acceptent néanmoins comme leur mère... jusqu'à ce que la mère biologique se manifeste. Pour tenter de sauver Sid, Manny, Ellie et les autres devront alors pénétrer dans un monde inconnu, l'habitat en développement des dinosaures. Ils y feront la rencontre de Buck, une belette hyperactive et férue d'aventure.

S'il est vrai que le scénario est facile à suivre et ne réserve que peu de surprises au spectateur adulte, les dialogues, eux, sont bien écrits, et comportent leur lot de jeux de mots et de gags désopilants. Plusieurs répliques font rire aux éclats. J'en ris encore une (celle de Buck sur le vent) quelques jours après le visionnement. L'animation est également très soignée, ce qui rend d'autant plus sympathiques toutes ces créatures amusantes et attachantes.

Le film met aussi l'accent sur un comique de situation hyperactif et burlesque qui renvoie aux belles années des *Looney Tunes* et qui n'a pas été beaucoup exploité avant l'arrivée de cette franchise en 2002. Les mésaventures du délirant Scrat, l'écureuil à dent de sabre, qui a cette fois-ci une complice/concurrente (Scratte), sont toujours aussi mémorables – mais le rire est constant pendant l'heure et demie que dure ce film. Ça ne réinvente rien, mais les quelques dollars payés pour le voir représentent un bien meilleur investissement que le dernier **Transformers** ! [HM]

